

Denis Rigal

## Fondus au noir

paroles en avant du temps  
comme une sueur de l'être  
(si de l'être il y avait) semence  
paraboliquement jetée aux ronces  
aimant songe comme présent  
au monde qui se grise et dégrise,  
et pour l'arraisonner peut-être  
avec mes cris d'Orphée ?

(ce pain de basalte qui te regarde,  
quel désir t'en gardera ?)

ils naissent tous dans la crèche  
tes fils, reçoivent les coups  
qui t'ont manqué, s'éprouveront  
à ta douleur, navrés de même.

rien n'est présent comme ce noir.

on se détourne  
ainsi qu'au temps des pères impassibles  
de la ville qui brûle on va où rien  
n'appelle rien n'enjoint *y la tranquilidad*  
*de la nada* nous l'avons :

un rayon tombera demain de soleil jaune  
sur la table et le pain, le bol, les mains,  
passée la maigre aurore ; la chair peu à peu  
se résorbe déjà léguée à qui se jette  
à cœur aveugle vers son insu : un sourire  
contre tout exhalé, une insistance à naître  
que ce copeau du temps sous la hache  
et l'ahan jailli ou arraché...

en même ou autre temps je pérorais  
souhaitant de disparaître, échassier  
famélique sur un style perché,  
ou bien dans le désert extrême  
clignais à la chaux aveuglante, assis  
dans l'ombre grêle des épines, buvant  
un alcool transparent, je répétais ma fin  
abstraite dans l'improbable conjonction  
des hypothèses que je suis, excentrique  
voisin du bouc et du serpent, animaux  
incisifs — au point de fuite,  
au point d'ancrage où tout est dit.

une croix manchote, à présenter vous-même  
sur bleu crissant avec des lézards  
gris jaunes entre les pierres,  
sur ciel glauque avec œillets sauvages,  
sur ciel de neige avec corbeau perché  
(muet, le corbeau : il se suffit)  
mais spécieux toujours le ciel,  
faisant celui qui sait, qui passe  
pour tout le monde et aussi  
pour les pauvres sur la terre acide  
qui ne peuvent plus mettre  
un mot devant l'autre, qui  
buent au fond des vallées  
noires sur le feu croupi  
et le monde comme il hait

un cri gelé dans le nul  
du ciel irréparable, quelques mots  
qu'aucun souffle ne porte ni  
brise n'emporte — adieu Botticelli  
et les parfums de Flore, les arabesques  
et l'encens de la chair et l'innocence,  
disait-on, la faconde des continents  
déroulés pour nos pas jusqu'au rivage,  
à la morsure de l'autre et même  
océan, à un extrême de ce monde  
où le sang est partout et l'homme  
nulle part sinon dans sa rage  
blanche et ses quelques mots où rien  
ne passe...

## DASEIN

l'azur deux fois dissous et les pâles  
odeurs, la viorne et le gaillet, l'eau  
labiale, labile, exténuée,  
pas d'autre rive, mais rien mais  
le désert, embrumé de soi-même,  
qui se prend pour le styx et l'alphée.

Amont cela se tait cela perdure  
cela veut ; cela rêve la fable  
ineffable des pierres

présentes :  
suis cela, n'attends personne.

le désir est un devoir austère  
vivant de ruines et de roc  
de miettes de roc de sable  
volé au vent des bribes  
jamais vues qui font la joubarbe  
et l'orpin leur vie charnue  
et même une sorte de fleur  
stellaire dans l'été strident

, nourri de ruines éboulis  
et décombres au pied de pitons  
arbitraires de donjons de villages  
croûlants au-dessus des plateaux  
anonymes façades faméliques  
orbites noires regards hurlants  
qui ont vu l'indéniable le blanc  
ultime,  
et qui traversent,

et ce serait midi bleu de toujours  
les pierres trembleraient dans cette paix  
parmi les buissons crochus le souvenir  
des huiles et des bronzes du couteau  
de l'aveugle et du sang déjà séché  
sur les gradins déjà représenté

on penserait  
dans le silence vertical du destin  
immanent imminent (c'est-à-dire  
le hasard perché au bord du temps)  
chaque mot écho de ce silence  
chaque écho la forme qui le nie :  
ne pas crier surtout souffrir  
que cela dure garder la pause

## AUTRE JARDIN

à petits pas dans l'absolue  
transparence du jour laissés  
au clou rouillé dans la cabane  
les oripeaux qui feront bien encore  
un hiver de pluies bénignes  
sur les rangs les carreaux les parterres  
où vaque la diligente et vertueuse  
abeille qui ne faillit jamais  
la vie finit au mur patient  
avec ses arbres dressés matés  
ses candélabres la nuit avance  
à petits pas

au-delà est le sable où la voix  
se décharne  
où ce je de hasard prend lieu trouve  
à redire remet en signes ce jour  
d'aveuglante et vacante clarté,  
somme des couleurs fondues, fantôme  
d'un spectre, de ce qui fut perdu,  
détourné par transactions occultes  
hors la vue du noteur, mal armé  
pour le dire autant qu'il y a cent ans

je ne suis plus ma mort mais ce procès  
en moi sans moi du temps qui se délite :  
nul complot ne s'ourdit nul ne juge  
ni ne suis condamné à gésir  
et gémir mortifié dans la fange  
les bras en croix : la chair est charitable  
(le peu qui reste) et, consumée, le feu  
demeure

## DEUX FIGURATIONS DU MÊME POUR HENRI

1

Demain il fera jour et j'aurai bien  
quelques mots souffreteux à lancer  
aux dents du monstre comme le violoneux  
sa brioche aux loups — *et puis courir*  
*époumoné jusqu'à la porte*  
*sans serrure et c'est la mâle bête*  
*qui la fait battre qui était là*  
*avant moi au fond du couloir gris*  
*de l'enfance parmi les sabots*  
*et les pèlerines mouillées*

Demain il fera jour  
sur aujourd'hui

on reverra  
on rêvera le tiède vol de la bécasse  
sous bois dans la fluide lumière  
brève aussitôt reprise et ravalée  
dernier lapsus du noir et les feuilles  
de bouleau pourriront avec leur coutumière  
légèreté

2

mais nus mais démunis et chevrotant  
nos mots de passe péripathétiques  
jetés à la taulière qui nous lorgne  
depuis toujours et qui les pique  
un à un  
en nourrit son caquet mécanique  
gratte la poussière et dit :  
« ne m'oublie pas ! »

## SAGESSE

il est debout devant sa porte  
peinte en bleu et considère  
les choses considérables de la vie  
le chien qui se gratte, les moutons  
dans le ciel, les oiseaux dans l'arbre,  
les outils pourrissants dans l'herbe  
déterminée ; regarde le vent  
passer de galerne en suroît  
puis plein ouest où sont les îles  
et les dormants ; ajuste sa pipe  
en conséquence.

## LE FOND DES CHOSES

et parole se perd dans l'épaisseur  
du temps et de la pierre ou bute  
enfin heureuse presque de s'éteindre  
sur un objet définitif l'inerte  
et le terni l'indifférent  
et différent caillou gris dehors  
gris dedans qu'on effrite cherchant  
ce sourire autarcique et béat  
qu'il devrait avoir, ce miroitement,  
pulsation peut-être, cette intermittence  
première, invitation au verbiage, res-  
source de tout dire et juste retour  
des gloses...

## MALEDETTA, MAI DETTA

vous avez tout tenté même le diable,  
peint sur le ciel précaire une muable  
éternité (tel l'or froid au matin  
des feuilles sèches qui prennent jour  
et grâce trop tard, évoquent  
à gestes vagues un au-delà  
répétitif (vert bronze gluant puis  
sec, grisé, bistre clair, vieil or froid...

avez tâché de reporter la suite  
et fin du souffle à la traite  
prochaine  
observé le neutron zigzaguant  
qui cogne dans le crâne  
inutilement  
questionné Yorick : la mort  
est innombrable elle est  
dans votre dos ne vous retournez pas

## MORTE EAU

même la nuit elle continue  
délite arase et ronge lente  
ment mais retirée dérobée  
aux amants fourbus lointaine  
comme dieu n'était qu'elle pue  
charitablement et laisse voir  
ces exudats ce grouillement  
de bêtes molles ce lit  
jonché d'ordure c'était cela  
la matrice du temps l'infinie  
patience des choses (et que si  
leur excès me navre j'aurai toujours  
le mot pourrir